

MAN-CHEONG, Iona D. — *The Class of 1761: Examinations, State, and Elites in Eighteenth-Century China*. Stanford, CA: Stanford University Press, 2004. Pp. 298.

Cette étude tombe à point après la parution de la somme que Benjamin A. Elman a consacrée à l'institution des examens impériaux sous les Ming et les Qing (*A Cultural History of Civil Examinations in Late Imperial China*, University of California Press, 2000), laquelle insistait notamment sur l'appropriation de cette institution par les élites chinoises pour leur reproduction sociale et culturelle ainsi que sur la pénétration des idées progressistes dans l'idéologie confucéenne au service de l'État durant le XVIII^e siècle. À partir de la thèse de doctorat qu'il a soutenue à Yale University en 1991, Iona D. Man-Cheong est en mesure d'apporter des nuances et des précisions très éclairantes sur la logique globale et sur les rouages concrets du recrutement des grands serviteurs du régime. Pour ce faire, l'auteur déploie une maîtrise impressionnante de la production scientifique portant sur tous les aspects de l'histoire des concours impériaux dans la longue durée et sur les exigences particulières de la cour manchoue sous le glorieux règne de Qianlong, comme en témoignent la qualité et la diversité de ses références et de sa bibliographie. En outre, tirant notamment profit des sources relatives aux examens (règles, questions, copies, dossiers) conservées aux Archives n° 1 à Beijing, il adopte une démarche tout à fait originale en scrutant à la loupe la promotion des 207 candidats reçus au concours métropolitain (*huishi*) de 1761 pour décortiquer à la transversale les antécédents, les stratégies et les parcours de cette « méritocratie » prestigieuse comme nul ne l'avait fait auparavant. Trois thèmes complémentaires reviennent tout au long de l'ouvrage : la dynamique de l'interdépendance entre l'affirmation de la légitimité dynastique et la perpétuation des élites socio-culturelles par le biais laborieux du service volontaire à l'État centralisé, la coexistence de plusieurs écoles de pensée à l'intérieur du cadre général des classiques confucéens et dans la formulation concrète de « l'orthodoxie » (*zheng*) selon les besoins de l'appareil bureaucratique, la multiplicité des liens et des réseaux contribuant à l'implantation d'un solide esprit de corps chez les grands serviteurs de l'État dans les frontières mentales et politiques d'une patrie (*guojia*) identifiée à l'expansion impériale.

Dans son chapitre 2, « Regulating Aspirations », l'auteur illustre avec plusieurs notices biographiques les diverses étapes du très long dressage intellectuel auquel les promus de 1761 ont été soumis depuis leur tendre enfance avant d'accéder à l'épreuve du concours métropolitain auquel se sont présentés quelque 5 000 aspirants au titre si convoité de *jinshi*. Ceux-ci ont alors en moyenne consacré une trentaine d'années de leur vie à ingérer les leçons normatives de la sagesse classique et à se soumettre à la cascade de tests périodiques qui jalonnaient les progrès des lettrés depuis leur tendre enfance jusqu'à l'étape décisive du concours provincial (*xiangshi*) auquel le taux de réussite ne dépassait pas deux pour cent. Dans le carcan d'un système de plus en plus bouclé par l'imposition rigoureuse de quotas régionaux et surveillé par de nombreuses règles d'évitement (*huibi*) interdisant la collusion entre parents sous toutes ses formes, les individus les plus méritants et les plus astucieux parvenaient néanmoins à tirer parti de leurs relations pour court-circuiter la sélection

de plus en plus rigoureuse que le régime imposait à ses aspirants serviteurs. C'est ainsi que de jeunes diplômés pouvaient bénéficier d'une recommandation élogieuse pour devenir boursiers (*gongsheng*) ou s'inscrire au collège impérial dans la capitale et avoir la chance de servir comme stagiaires auprès d'institutions centrales comme le Grand conseil.

Comme le précise le chapitre 4, « Fair Fraud and Fraudulent Fairness », les risques de népotisme et de favoritisme existaient clairement dès lors que de hauts fonctionnaires étaient appelés à corriger les copies non point de candidats qui leur étaient apparentés même de loin, ceux-ci étant disqualifiés d'office, mais de postulants qui leur étaient connus pour les avoir assistés comme clercs dans leurs fonctions. En 1761 justement, l'empereur Qianlong a durement sévi contre un grand commis coupable d'avoir entretenu des liens personnels « inappropriés » lors du concours national dans la capitale et un esprit aussi brillant que Zhao Yi, qui a modifié son style d'écriture dans l'espoir de se faire reconnaître par un examinateur, est relégué au troisième rang des lauréats précisément parce que le souverain a voulu sévir contre tous ceux qu'il soupçonnait de graviter dans l'orbite de son Grand conseil. C'est précisément lors de l'ultime exercice écrit du *dianshi*, qui se déroule dans l'enceinte du palais pour procéder au classement définitif des *jinshi* reçus au concours métropolitain, que l'empereur lui-même intervient en grande pompe. Publiées dans le recueil officiel, les trois meilleures copies de 1761 sont décortiquées par l'auteur dans son chapitre 3, « Rites of Spring », et il en ressort que leurs auteurs ont répondu aux questions dans des esprits et des perspectives très dissemblables. En effet, dans l'étalage de leur savoir des classiques confucéens, dans leur appréciation des devoirs du parfait fonctionnaire, dans leur évaluation des mérites du recrutement sur concours et dans leur jugement des responsabilités à partager en vue du bien public, ces lauréats ont fait la preuve qu'on pouvait se situer sur des terrains aussi différents que ceux de l'éthique, de l'érudition ou du pragmatisme et pourtant trouver grâce aux yeux de ceux qui, dans l'entourage immédiat du trône, filtraient les interprétations admissibles chez les aspirants à une carrière officielle.

C'est justement aux perspectives concrètes de carrière chez les promus de 1761 que s'adresse le chapitre 5, « Paths to Glory », qui rappelle d'abord que tous doivent encore se présenter à l'examen de la cour (*chaokao*), certes plus court et moins exigeant que les précédents, pour espérer obtenir un poste selon leur classement. De fait, un peu plus du quart seulement se trouvent affectés immédiatement dans des fonctions subalternes, comme bacheliers de l'académie Hanlin, stagiaires dans l'administration centrale ou gestionnaires au niveau local, les autres devant attendre une dizaine d'années en moyenne avant de réaliser leur ambition. En réalité, plusieurs facteurs viennent nuancer et biaiser les profils individuels en termes de réussites et de déceptions derrière la façade de rigueur et d'objectivité dans le processus de sélection. Outre la chance exceptionnelle d'avoir attiré l'attention d'un courtisan puissant, la protection appuyée d'un magistrat qu'on a déjà servi comme secrétaire privé et les aptitudes particulières qu'on a démontrées lors des campagnes militaires peuvent assurer des promotions inespérées, tout comme la pénurie d'ouvertures stimulantes peut en inciter certains à abandonner les contraintes de la voie bureaucratique au bout de quelques années pour s'adonner plutôt à des activités purement

intellectuelles soit comme proviseurs dans leur milieu d'origine soit comme érudits dans les cercles savants de l'époque. C'est d'ailleurs cette tendance qui commence à se dessiner vers la fin du règne de Qianlong à l'horizon des graves problèmes que va connaître le mandat impérial par la suite.

Au total, Man-Cheong réussit le tour de force d'insérer son kaléidoscope de la promotion des *jinshi* de 1761 dans le contexte de l'historiographie récente, représentée notamment par B. Bartlett, P. Crossley, E. Rawski ou J. Waley-Cohen, qui démontre à quel point les grands souverains mandchous du XVIII^e siècle ont habilement contribué à redéfinir une identité « chinoise » chez les élites qui se mettaient à leur service. Nous comprenons ainsi de mieux en mieux comme se réalisait alors la symbiose entre les intérêts de l'État et les aspirations de la société.

Jean-Guy Daigle
Université d'Ottawa

MORTON, Desmond — *Fight or Pay: Soldiers' Families in the Great War*. Vancouver: University of British Columbia Press, 2004. Pp. xvii, 326.

Desmond Morton seems set on cornering the growing market on the historiography of the rich Canadian experience in the First World War. He may yet succeed. In 1982 he issued a fine study describing the unbelievably convoluted command arrangements that had plagued the Canadian military effort in Britain from 1914 to 1917, a flawed organization created by the Minister of Militia and Defence, Sam Hughes. It took considerable effort to untangle the mess after Hughes was forced from office halfway through the conflict. Seven years later, with the well-published J. L. Granatstein, he produced an attractively appointed general book, intended for a popular audience, about the Great War from the Canadian perspective. Then in 1992 and 1993 came two more monographs, the first dealing with the bitter and often boring experience of Canadian prisoners of war in German captivity, the second examining the grim hardships endured by Canadian soldiers in the bloody trenches. This short review looks at his latest study of that now distant conflict from the point of view of soldiers' families back in Canada and the various efforts, both governmental and privately organized, to care for military dependents.

In some ways, Morton's effort is a worthy companion piece to a book, co-authored with Glenn Wright in 1987, that focused on efforts by Canadian veterans to obtain compensation for their often problematic transition back to civilian life at war's end. This book does not portray an especially happy story. As one who teaches modern North American history in a university environment, I have often found it difficult to relay to students born in an era of unprecedented prosperity just how difficult daily life could be for people inhabiting an era that utterly lacked formalized and universally available welfare systems. In this regard, Morton's book succeeds admirably. The book is replete with plaintive and even horrifying accounts of individuals and families left destitute by the war, especially women and children aban-